Franck ROY

CE QUE DOIVENT ÊTRE LES CHOSES

Roman

« Toute conscience est conscience de quelque chose. »

Jean-Paul SARTRE

« C'est la conscience de notre groupe
qui maintient la cohésion de la terre. »

Marlo MORGAN,
Message des Hommes Vrais au Monde Mutant.

L'histoire de Nyad, Lian, Avia, Prat et Lôl en 2081, alors que la planète vient d'échapper à son anéantissement et qu'un souffle nouveau renaît...

Mon nom est Lôl et je suis né le 29 Octobre 2003. J‘ai vécu, pendant longtemps, à Nantes avant de m’expatrier à Paris. Ce n’est pas seulement de moi dont je vais vous parler mais d’un monde surgi de mon cerveau et qui a fait éclore une pensée plus belle que les autres. Cette pensée maintenant voyage dans les têtes et nous transporte dans l’Univers. Mais venons-en au début de cette histoire.

Je venais de rencontrer deux jeunes adolescents... Nyad était une jeune fille de seize ans dont la beauté physique égalait celle de son cœur. Une certaine grâce émanait de sa personne, elle avait un fin visage d’où émergeaient des yeux en amande d’un bleu cristallin et une bouche comme un bouquet de fleurs qui ne demandait que des baisers. De longs cheveux blonds tombaient sur des épaules angéliques. Elle avait une voix d’une pureté sans équivalent. Une vraie princesse. Lian avait le même âge et la même élégance. C’était un garçon intelligent capable de s’adapter à son environnement avec une agilité d’esprit déconcertante. Il était doté d’un pouvoir assez exceptionnel : le pouvoir de prescience, c’est-à-dire la faculté de prévoir les événements à distance... C’est peut-être ce qui l’avait amené très tôt, à donner un sens à sa vie. Ces deux jeunes gens allaient changer ma façon de voir le monde.

En ce début d’année 2081 la population de la Terre venait d’essuyer des fléaux successifs et cataclysmiques. Le climat catastrophique, suite à des raz-de-marée, puis la progressive remontée des eaux accentuées par les chaleurs tropicales de certains pays et le manque de nourriture faisaient en sorte que les hommes mettaient toute leur intelligence, leur technicité et leur savoir faire au service de la planète. En signe de bonne volonté, celle-ci accordait un répit. Les désastres en tout genre cessèrent. Tout était à reconstruire, une certaine sagesse prenait place dans le cœur des gens, mais ce n’était pas si simple, et ce monde qui était à deux doigts de mourir, à présent, le comprenait.

Ajoutés aux catastrophes naturelles, de nombreux conflits terroristes éclataient dans tous les points de la planète. Ces groupuscules avaient à leur tête un chef qui se faisait appeler Chrisys, d’origine Hongroise par son père et Russe

par sa mère, cet homme effrayait les populations, lui et son petit peuple avaient pour nom : *« The Crooks ».* Quant aux athées, ils étaient considérés comme des parias et recherchés par la milice religieuse et policière. Dénoncés, ils comparaissaient souvent au tribunal pour anti-religiosité, ils se devaient de se convertir sous peine de mort.

Les gens vivaient souvent en groupes familiaux dans des habitats exigus, le mètre carré était soigneusement réglementé. Il y avait là aussi un chef responsable qui devait administrer son groupe et répartir les tâches journalières pour chaque individu. Chaque personne avait un travail de solidarité envers la société, en contrepartie, il était nourri, logé, et avait droit tous les jours à 4 heures d'autonomie pendant lesquelles il pouvait vivre selon ses convenances. Un semblant de liberté sous une chape de dictature. Voilà à quoi était soumis le monde. Une liberté hautement surveillée dont les dignitaires de ces pays réunis voulaient hypocritement masquer le côté institutionnel et directif en offrant des vacances tous frais payés à leur peuple. Quinze jours dans « les hôtels du soleil », ainsi nommés dans « le pays » de leur choix. Je dis « pays » avec des guillemets, car depuis 2071, il n'y avait que cinq états bien distincts. Même si on était encore nostalgique de l'origine de sa patrie, il n'y avait que très peu de gens qui parlaient leur langue maternelle, l'anglais était la langue officielle.

Les lois étaient les mêmes pour l'humanité dans tous les états et la destinée des gens se rythmait ainsi dans une banalisation contrainte et forcée mais essentielle pour cette vie-là. On n'envisageait pas d'ailleurs une existence meilleure, les événements climatiques avaient orienté l'activité dans ce sens, et cette planète se structurait désormais, aujourd'hui, sur de nouvelles bases mais nécessaires pour sa survie.

I.

Éveil à la nourriture des choses.

1

Le jour où j'ai rencontré Nyad et Lian, j'étais en compagnie de Prat mon meilleur ami. Après avoir été comédien, à l'époque je l'appelais *l'artiste ambulant*, Prat était devenu peintre mural. Il ne peignait, à la perfection, que des anges, on le demandait pour cela, c'était le Michel-Ange des anges. Nous vivions en communauté d'artistes sous un même toit, Prat et moi étions les plus âgés, j'abordais mes 78 ans et lui ses 79 ans. Nous travaillions encore pour notre contribution à la solidarité, j'avais abandonné l'écriture de romans pour devenir écrivain public. La société nous imposait un travail. Pour que nous soyons acceptée, toutes les personnes se devaient d'être utile et peu importait l'âge. Nous étions sur le parvis d'une basilique, dont Prat avait peint l'intérieur, bien que nous étions athées, tous les deux, nous fréquentions les églises. Mais de nos jours, il était prudent de cacher notre athéisme car on ne plaisantait pas avec cela. Lorsque nous vîmes devant nous deux anges – sorte d'apparition – se tenir par la main. Il ne suffisait donc pas de voir des anges dans une église, il y en avait aussi dehors ! Cette image restera gravée longtemps dans ma mémoire car peu habituelle en 2081. Tout signe ostentatoire était mal vu, c'était un des nombreux paradoxes de notre époque.

Lian vint vers nous et m'accosta :

– Je vous connais.

– Vous me connaissez ? Répondis-je

– Oui, j'ai lu un de vos livres, « Méloé », dans lequel vous parliez des « Eveilleurs de Conscience ».

– Effectivement, mon premier livre mais comment se fait-il que vous me connaissiez, j'ai arrêté d'écrire depuis plus de vingt ans, on ne parle plus de moi nulle part ?

– J'ai communiqué par l'esprit, me répondit-il un sourire aux lèvres.

De nos jours, beaucoup de gens des villes s'exprimaient par la pensée, il y avait même des professeurs pour cela qu'on appelait, en souriant, les « grands communicants ». Ils donnaient des cours qui se payaient très chers. De

nombreuses personnes ainsi que Lian faisaient cette gymnastique toute cérébrale en groupe ou individuellement sans professeur.

Il poursuivit :

– Il suffit d'avoir lu un livre de vous pour que je puisse communiquer avec votre pensée mais la vôtre n'est peut-être pas réceptive ? me dit-il avec insolence.

J'avais abandonné l'idée de fonctionner par télépathie, l'exercice n'était plus de mon âge. Le dialogue n'était pour certains qu'un complément, une précision de l'analyse de la pensée, un substitut. Pour d'autres, il n'y avait que le langage, son irréversibilité était rassurante. On se méfiait de ceux qui ne juraient que par la pensée suprême. Les penseurs, comme on s'amusait à les appeler, étaient des gens doués de la faculté de s'adapter à ce monde mieux que nous. Ces êtres, souvent intelligents, avaient un sens de raisonnement plus rapide que le nôtre, ce qui faisait d'eux des personnes très influentes dont on percevait mal le rôle. J'arrivai à dire :

– Que vous reste-t-il de cette lecture ?

– Mon éducation, me dit-il et il continua, je vais vous présenter Nyad.

Celle-ci s'avança vers nous d'un pas gracieux, j'étais conquis par cette jeune fille, Prat aussi. Ses premiers mots semblaient venir d'une autre planète :

– Je parviens à recevoir de belles ondes de vous.

Elle disait cela en nous tendant la main, Prat lui dit :

– Qu'est-ce que vous entendez par belles ondes ?

– Vos ondes de naissance.

– Ondes de naissance ? Répondis-je sans comprendre.

Elle enchaîna...

– Celles qui vous transportent près de nous à ce moment précis.

– J'avoue ne pas comprendre ? Annonçai-je.

Elle posa son doigt sur ses lèvres et ajouta :

– Vos ondes de naissance, qui sont les mêmes que celles de Lian et moi, se cristalliseront dans le temps, vous comprendrez un jour.

Il y avait des êtres, dont l'intelligence vous émerveillait. Prat et moi étions tous les deux sous le charme de ces deux consciences élevées. Lian s'adressa à nous, une dernière fois et dit :

– Nos chemins sont liés, on se reverra.

Ils nous saluèrent en alignant en même temps un sourire magnifique et ils nous quittèrent. Deux anges s'envolèrent devant nos yeux ébahis. Prat me parut être un autre homme et moi je ressentis un long frisson extrasensoriel me traverser tout le corps et me monter jusqu'au cerveau.

Nous restâmes quelques minutes sans voix essayant de nous remettre de nos émotions. Nous montâmes dans le *Flyingworld,* un bus propulsé par

l'énergie du vent combiné avec un gaz de synthèse. Les ingénieurs avaient réussi à mettre au point un bus révolutionnaire qui se déplaçait avec ce procédé et était aussi rapide que le tramway. Depuis 2066, la voiture n'était plus de ce monde et ne faisait plus rêver. L'atmosphère et l'état désastreux de la planète avaient changé les mentalités. Nous arrivâmes devant notre résidence qui s'appelait « *L'aigle déchu »,* il n'y avait là que des artistes. Prat et moi occupions la même chambre en compagnie d'une ancienne Star de cinéma d'origine allemande. Avia Mankoff était beaucoup plus jeune que nous et avait 68 ans. Elle avait tourné avec les plus grands. Le cinéma aujourd'hui en 2081 était constamment présent dans les rues. De nombreux écrans diffusaient des films qui n'étaient plus réservés à une élite, des prix étaient décernés à ces nouveaux cinéastes qu'on appelait les filmeurs, profusion de films amateurs en tout genre, et de la propagande d'ordre moral.

Nous entrâmes dans notre chambre, Avia était nue devant le miroir comme souvent. Elle se réfugiait dans le passé et le souvenir de sa jeunesse où elle était adulée sous les flashs des photographes de la presse *people*. C'était alors une des plus belles femmes de la planète. Elle avait eu des amants multiples, tous richissimes et ne vivait que dans un bonheur fané, révolu. Avia se rhabilla obéissant à la demande de Prat. L'heure du dîner sonna, nous nous installâmes à la table commune, une grande table où nous étions dix-huit. Le repas était assuré par deux femmes, Gylie et Lyane, Gylie était la plus âgée et Lyane avait vingt ans. Elle était d'une gentillesse extrême et très sensible, d'une santé délicate mais toujours aux petits soins avec nous. C'était une enfant sans parents légitimes, on ne lui connaissait aucune relation avec des garçons de son âge. Tout le monde la prenait en pitié et l'aimait, même le gros Grato Samsor, ancien sculpteur, très bourru et parfois méchant, savait l'épargner.

Après le dîner, – où l'on avait dégusté de la cuisine française traditionnelle, un bœuf bourguignon, plat très rare à notre époque, la cuisine s'étant diversifiée pour devenir substantielle et équilibrée. On arrivait à faire une gastronomie saine où tout était calculé. Les gens mangeaient une nourriture cosmopolite, variée et dosée par sa valeur nutritive, son apport calorique et bioénergétique mesuré –. Je lisais régulièrement avant de m'endormir. Les auteurs d'aujourd'hui étaient pleins de talent, d'une intelligence et d'une imagination débordante. La richesse de ces lectures, si étonnante, me pulvérisait par leur contenu vers une ligne de conduite. On enseignait même dans les écoles la façon de voir de ces écrivains qui décrivaient le monde d'alors, réel et positif. Je lisais le livre électronique d'un jeune auteur Allemand, Léor Brogel au titre évocateur et intrigant : « Glyper, ou devenir soi », une histoire qui étrangement s'éveillera dans ma vie à des moments bien précis, relatant des faits similaires à mon quotidien. J'en étais à la cent vingtième page de ce roman, lorsque l'image de Nyad et Lian apparut curieusement ; les deux anges prononçaient les mêmes mots que les héros de mon livre. Ces mots, je ne cessais de les entendre dans

ma tête : *« Vos ondes de naissance, celles qui vous transportent près de nous à ce moment précis se cristalliseront dans le temps, vous comprendrez un jour ».* Je pensais, ils ont probablement lu ce livre. Je sus par la suite qu'il n'en était rien. Lian me l'avouera et je ne mis pas sa parole en doute. Je m'endormis là-dessus, ce monde devenait de plus en plus surprenant et insolite.

2

Ce matin-là, je fus réveillé par un rayon de soleil inquisiteur qui pénétra mes songes et les dispersa dans les trous noirs de mon inconscient. Prat et Avia étaient absents. Je regardai l'heure à ma montre solaire, il était presque 10 heures. Je pris soin de faire un brin de toilette et allai directement à la salle commune pour prendre un petit-déjeuner. Je croisai Gylie qui me dit :

– Il n'y a plus que vous. Vous savez qu'on ne sert plus après 10 heures ?

Je balbutiai :

– Je n'y comprends rien ce matin.

Et elle poursuivit :

– Ce n'est pas dans vos habitudes.

– Vous n'avez pas vu Prat ?... Demandai-je avec suspicion.

Elle me répondit :

– Il est parti avec Avia, tôt ce matin.

Je remarquai que depuis quelque temps, Prat et Avia s'évadaient tous les deux vers une destination inconnue. Prat, qui d'habitude me racontait tout, me cachait ses escapades avec Avia. Je ne comprenais pas et me dis que je devrais les suivre un matin secrètement. Sur cette réflexion, après mon petit-déjeuner, j'allai à mon travail dans le XVe arrondissement chez Madame Kate Elliot, une vieille dame de 90 ans pour rédiger sur son ordinateur des formulaires administratifs. Pendant le trajet, je pensais à mes lectures de la veille et ces mots, je ne cessais de me les répéter : *« Vos ondes de naissance, celles qui vous transportent près de nous à ce moment précis. Elles se cristalliseront dans le temps, vous comprendrez un jour ».* Dans un éclair de lucidité, je compris de leur importance, je songeai à les déchiffrer dans les jours à venir, ils renferment un code secret qui m'ouvrira les portes vers une chose que je dois savoir. Nyad et Lian en seront les clés, notre rencontre n'est pas le fruit du hasard, je fis le rapprochement de leur apparition et les mots qu'ils prononcèrent avec ceux que j'avais lus dans le livre de Léor Brogel : « Glyper, ou devenir soi ».

Prat m'attendait au Pub « *The End* » dans le XIIIe en compagnie d'Avia. Je terminai mon travail, remplis mon reçu et quittai la charmante dame. Prat et Avia étaient là sur la terrasse du Pub, sourire aux lèvres, Prat me lança :

– On avait du mal à se lever ce matin.

Je dis :

– Tu n’as pas des choses plus intelligentes à me répondre.

– Quoi, par exemple ? Me demanda-t-il. Son sourire fit une grimace embarrassée.

– Je ne sais pas, sur le fait de vous échapper tous les matins tous les deux par exemple ?

Il apparut gêné par mon propos, seule Avia avait toujours le même sourire, un sourire ironique. Et elle insista :

– Il y a des secrets dont on ne peut dévoiler le contenu, ils pourraient faire mal.

Je ne comprenais rien et répliquai-je :

– Bien intrigant comme secret, vous me faites presque peur.

– Il n’y a pas à avoir peur, tout juste à être prudent, répondit Prat qui serrait fortement la main d’Avia en la regardant avec tendresse dans les yeux.

Je les laissai à leur mystère et me promis de faire ce que j’avais envisagé : les suivre secrètement. Je commandai une bière, devenue un produit de luxe, peu de gens en consommaient car les brasseries (plus que trois dans le monde) étaient aussi rares que les distilleries de whisky. La plupart des gens ne buvaient que des boissons gazeuses à base de plantes dont les vertus pour la santé étaient reconnues, Avia buvait un soda pour une bonne circulation du sang, tous avaient leur utilité bienfaitrice. Le soleil était entreprenant en cette fin d’année 2081 et très généreux. Les saisons étaient complètement décalées et en proie à des caprices journaliers. On pouvait assister à un printemps à la rigueur hivernale, d’un jour à l’autre, la température pouvait varier considérablement. Les gens s’adaptaient et, curieusement, ils étaient souvent souriants.

Je quittais mes amis pour me rendre à mon second travail tout proche. J’y allais à pied par la rue principale. Alors que je passais sous un porche, je tombai nez à nez avec Lian et Nyad qui sortaient d’un immeuble délabré. Lian s’écria :

– Lôl ! comme nous sommes heureux de vous revoir, nous avons tant de choses à nous révéler.

Et bêtement, je balançai :

– Quoi, par exemple ?

– N’allez pas trop vite à vouloir savoir, tout se découvre au fil de la vie comme le fleuve qui coule sous les ponts, c’est selon son cheminement.

Je n’aimais pas tous ces secrets, ces interrogations pour moi ne faisaient que perturber mon humeur, la rendre désagréable et gênante. Je parvins à prononcer une phrase sibylline :

– À savoir de quoi sera fait ce fleuve sous les ponts ?

Lian enchaîna :

– Si nous allions déjeuner ensemble à la campagne ? Il disait cela en regardant Nyad qui parut réfléchir. Je restai moi-même surpris et après un temps, j’affirmai :

– Pourquoi pas, mais il faut que j'appelle Gylie pour la prévenir de mon absence pour le repas et j'irai à mon travail vers 14 H. 30 dans ce cas.

Nyad, nous persuadâmes et nous sautâmes dans le premier *Flyingworld* venu puis nous nous dirigeâmes à l'extérieur de Paris. À la sortie de la ville nous parvînmes à trouver un emplacement près de la Seine, tout près d'un marchand ambulant de victuailles, Nyad alla vers lui pour acheter de la nourriture. Le temps était magnifique, un léger vent venait rafraîchir la douceur de cette journée. Lian étendit une couverture et nous nous installâmes. Je ne cessais de contempler Nyad, sa beauté, son élégance, sa grâce faisaient que tout, autour d'elle, était enchantement. Je ressentais à leur contact des ondes agréables et extrasensorielles qui mettaient mes sens à fleur de peau. La discussion qui s'ensuivit me prouva que j'avais en face de moi des jeunes gens tout à fait estimables. J'allais passer une heure, en leur compagnie, fort agréable.

Ce qui me surprit en premier lieu fut leur intelligence, doublée d'une acuité profonde et réceptive, tout me donnait à penser que le mieux serait d'écouter et de comprendre. Nous échangeâmes des banalités au début, mais très vite la discussion s'orienta vers un confort de langage mais aussi de pensée. Pour eux cela ne semblait pas être difficile. Nyad éveilla ma curiosité lorsqu'elle affirma :

– Il faut savoir que tout passe par le sourire et que le sourire a aussi son langage.

Lian (qui dévorait une cuisse de poulet recomposée) semblait comprendre. Moi j'avouais être dans l'expectative, dans l'attente d'une réponse plus claire, déchiffrer en somme. Je murmurai :

– Le sourire a son langage ? Lian me répondit :

– Le sourire renvoie l'expression d'un contentement qui dans votre cerveau active les mots à venir, ce qui fait dire à Nyad que le sourire a son langage. C'est souvent pour formuler de bonnes choses enchaîna-t-il. Il continua : la force du sourire tient davantage à sa persuasion qu'à son expression.

Je vis sur les lèvres de Nyad se dessiner, le plus beau des paysages lorsque les mots de son amoureux furent prononcés. Moi-même, je ne fus pas insensible à cet état de grâce. Je compris que tout passe par le sourire et que le sourire a son propre langage. Après avoir dégusté le dessert, je me séparai de mes nouveaux amis en les saluant. Lian me chuchota :

– On se reverra.

– On s'appelle, je bredouillai. Lian poursuivit :

– Je communiquerai par la pensée notre désir de nous revoir, je ferai un appel ronronnant... dit-il en riant et il continua : « qui, dans votre cerveau, vous avertira de mon intention ».

– Quel genre d'appel ?

– J'imiterai le miaulement d'un chat.

– Ok ! m’exclamai-je avec enthousiasme, à bientôt.

3

Je repensais, durant le trajet, aux mots de Lian, le sourire et son langage, pourquoi avaient-ils parlé tous les deux du sourire ? Je compris que cela était une façon de me dire une chose essentielle. Je sus par la suite que cette phrase dite par les deux jeunes gens avait son importance. Je ne savais pas encore que, par le sourire et son langage, cela allait m'ouvrir bien des portes mais surtout une porte bien cadenassée.

Alors que j'arrivais devant l'immeuble du XIIIe arrondissement, pour mon second travail de la journée, une forte explosion retentit à quelques centaines de mètres de là. Je me protégeai dans un réflexe de survie avec ma sacoche sur la tête. Je vis des gens affolés courir dans tous les sens et une immense fumée apparaître derrière un building. Quelqu'un s'écria, en passant à toute vitesse près de moi : « Ce sont les Brigands (Crooks en anglais), ce sont les Brigands ! C'était la première fois qu'ils commettaient des agressions en plein jour. Une femme, le visage en sang criait : « Ils ont tué mon fils, c'est affreux ! ». La police urbaine arriva rapidement sur les lieux, les soldats du feu étaient là aussi. Tout Paris et les grandes villes du monde vivaient dans une peur grandissante, toute une logistique extra-sécuritaire était mise en place. Chrisys le chef des terroristes était activement recherché. Certains médias critiquaient la façon mise en œuvre pour essayer de le capturer. On reprochait à la police son laxisme et l'on s'interrogeait sur son réel désir de le poursuivre

J'avais un message sur mon portable, Prat était légèrement blessé, il était à l'hôpital *« Little flower »* dans le Ve arrondissement. J'y allai, sans tarder, par le métro. Il y avait la foule et une panique régnait. J'arrivai à la porte de la chambre de Prat, j'entrai, Avia était là, elle me dit rapidement :

– Il n'a rien, juste un léger traumatisme, c'est l'affaire de quelques jours.

Je fus rassuré et embrassai Avia avant de caresser le front de Prat. Il était inconscient et semblait dormir. Je révélai à Avia :

– J'ai besoin de lui pour vivre, j'espère qu'il s'en tirera. Avia me dit :

– Il est hors de danger ton ami.

Elle m'embrassa et une petite larme apparut sur le coin de son œil gauche, elle prit un mouchoir et l'essuya. Avec tendresse, je lui déposai un baiser sur le front et proclamai-je :

– Qu'est-ce qu'on peut l'aimer cet homme.

Nous nous assîmes près de lui, en le regardant sans un mot, pendant un long moment dans un silence respectueux...

J'allai en compagnie d'Avia chez un ami à elle, le praticien Diaté dont le métier était : directeur de conscience, il avait le noble pouvoir d'assagir les consciences et de les diriger vers des affinités concordantes avec leur aspiration profonde qui, selon Diaté, étaient juste à recadrer dans l'esprit du patient. Avia avait besoin de ses soins, me dit-elle, régulièrement, elle était en proie à des doutes existentiels qui ne cessaient de la perturber. De nos jours, ces praticiens étaient en vogue et n'étaient pas considérés comme des psychiatres, leur métier était tout autre, leur savoir faire recherché et apprécié. Ces gens-là avaient le pouvoir de guérir ou d'abîmer leur client, dans la partie la plus intime de leur esprit, quelquefois, par accident ou intentionnellement, ils pratiquaient un véritable lavage de cerveau.

Nous étions en chemin vers chez cet homme.

Je dis à Avia :

– Et tu crois en ces charlatans ?

– Oui, j'y crois ! Qu'est-ce qui te fait dire que ce sont des charlatans ?

– Je me méfie de ces gens-là comme des psychiatres, ils ont la fâcheuse manie de vous faire croire qu'ils vous soignent, mais je crois plutôt qu'ils vous entretiennent dans un malaise quasi permanent, juste pour servir leur intérêt financier, ils sont souvent plus dérangés que vous. Je pense Avia, que lorsqu'on est comme toi fragile, les amis sont plus susceptibles de t'aider. Fais confiance à Prat et moi pour te sortir de cette mauvaise passe. Ton équilibre ira vers un mieux, en dialoguant avec nous, et ne sois plus à l'écoute de ces... je te le redis encore, de ces charlatans, qu'en dis-tu ?

– Tu as peut-être raison, mais laisse-moi aller à ce rendez-vous, après je verrai.

– Je t'accompagne, je suis curieux de voir comment il se présente.

– Il est d'origine arabe, on l'appelle affectueusement, mais aussi terriblement, Abu Ali, qui veut dire Hitler.

– Pourquoi ? Répliquai-je.

– Parce que pour certains, il est affectueux et pour d'autres, terriblement effrayant.

– Effrayant, dans sa pratique ? Dis-je, l'air interrogateur et songeur.

– Oui, en quelque sorte, c'est sa façon de traiter le mal de ses patients. Il est un peu exorciste et comme il dit, il veut extirper ce mal pour que les personnes retrouvent leur métabolisme d'avant. Car pour lui, tout est à recadrer dans l'esprit de son client, faire juste une petite opération cérébrale, pour que

tout se repositionne. Il peut avoir, aussi, des méthodes douces et son surnom « Abu Ali » peut être aussi bien affectueux que terrible, d'ailleurs les gens ne font pas de différence.

De nos jours, le tortionnaire qu'était Hitler a des côtés attachants et effroyables dans les têtes. – Hitler « Abu Ali » en arabe, ne voulait plus rien dire, si ce n'est le mythe lointain d'un barbe bleue perdu dans les mémoires des gens et remplacé par Hitler.

Nous arrivâmes devant l'immeuble du praticien Diaté, un édifice de cinq étages, en fibre de carbone de couleur bleu Roy, dans la modernité de l'époque. Pour y entrer, vous deviez faire un sourire devant une caméra, votre sourire était aussitôt analysé et enregistré dans une banque de données. Il était fiché et aussitôt assujetti à des laboratoires pour une expertise approfondie. En 2081 chaque sourire était la carte de visite de l'individu, sa personnalisation pouvait lui ouvrir les portes. Votre sourire était votre carte d'identité et donnait toutes les informations concernant aussi votre santé, votre casier judiciaire, vos avis politiques, religieux et sur les faits notables de votre vie privée si celle-ci intéressait les instances susnommées. Lorsque nous fîmes notre sourire devant cette caméra, je pensais aux mots de Lian et Nyad : le sourire a son propre langage. Je me dis qu'il avait, entre autres, ce sourire-là, mais qu'eux me parlaient d'un sourire plus parlant, plus sous-jacent, peut être différent, apparemment à deux voire trois interprétations, si on inclut ce sourire administratif. Je cherchais à personnifier chaque sourire pour mieux comprendre ce qu'il voulait me dire. J'en conclus qu'on pouvait aussi le démystifier, le rendre énigmatique aux yeux de certaines personnes, mais qu'il y avait là tout un travail à exécuter, que je songeais faire auprès de Lian et Nyad.

4

Nous entrâmes. Un long couloir s'ouvrait devant nous avec trois portes plus l'ascenseur sur le côté droit, tout était de la même couleur. Six fauteuils en laqué blanc synthétique, des photos en noir et blanc de Paris à diverses époques, une lumière tamisée aux reflets d'argent, des couverts et une petite table également en blanc comme les murs de cette entrée. On pouvait boire des sodas et des infusions, il n'y avait personne à attendre. Je lisais les plaques de chaque consultant, au 1er étage, un orthophoniste, – métier très prisé en 2081, car les gens, ceux qui utilisent encore le dialogue ont d'énormes difficultés d'élocution – ; au 2ème étage, un liseur de contes ; au 3ème , un magnétiseur ; au 4ème, un dentiste ; au 5ème, le praticien Diaté.

Avia me notifia, alors que je m'attardais à lire ces écriteaux.

– Viens, il consulte au 5ème.

Ma réponse fut :

– J'arrive !

Nous prîmes l'ascenseur et arrivâmes devant sa porte qui s'ouvrit automatiquement. Nous entrâmes et nous dirigeâmes sous un faisceau lumineux, d'où une voix se fit entendre pour nous indiquer la troisième porte à gauche afin d'attendre, l'appel du praticien. Les pièces étaient comme au rez-de-chaussée d'un blanc aseptisé et médical, des photos de nus, qui hésitaient entre le figuratif et l'abstrait, et qui tapissaient les murs. Je ne me sentais pas vraiment à l'aise, surtout que nous n'avions pas vu âme qui vive depuis notre entrée. La même voix nous annonça : Monsieur Diaté va vous recevoir dans dix minutes... Monsieur Diaté va vous recevoir dans dix minutes. Avia me dit :

– Je ne crois pas que tu sois accepté à la consultation. Il n'aime pas être dérangé.

– Si tu voulais, et avec son accord j'aimerais assister à cette analyse.

– Je n'y vois personnellement pas d'inconvénient.

– J'essaierai de le convaincre.

Avia me répondit en se pinçant légèrement les lèvres et dans un murmure :

– Cela ne sera pas facile.

La ponctualité de Diaté fut troublante, à l'ultime minute, la porte automatique s'ouvrit devant nous. Avia entra et je restai dans la salle d'attente en espérant qu'Avia lui parle de mon désir de participer à la consultation. Au bout de quelques minutes une voix gracile me dit : « Monsieur Lôl vous pouvez entrer ». J'entrai déterminé et surtout avec une curiosité nerveuse. Je vis pour la première fois cet homme dont Avia ne cessait d'encenser les mérites et l'intelligence. J'eus une impression désagréable comme si je sentais des ondes maléfiques autour de lui. Il portait la quarantaine, de taille moyenne, un peu ventru, des jambes et des bras assez courts. Il avait aussi une calvitie totale, une paire de lunettes à la *Sigmund Freud*, ce qui pour cette époque était de la coquetterie, car nos yeux étaient devenus indéfectibles, une légère cicatrice remontant du bas de son œil gauche jusqu'aux sourcils. Sa voix était à la limite du supportable, une voix très fluette et à peine audible. Il me dit, d'une façon cavalière :

– Installez-vous dans ce fauteuil près de la fenêtre, et laissez-moi travailler en silence je vous prie.

Je n'avais nullement l'intention de le perturber.

– D'habitude je n'accepte quiconque, que mes patients, mais Avia, à qui je ne refuse rien me l'a si gentiment demandé. Je fais pour vous une exception, je souhaite que cela soit bien compris, ok ?

Il me regardait au-dessus de ses lunettes comme un professeur de morale. Je percevais un malaise de la part d'Avia, elle n'était plus la même comme si elle était conditionnée, sous sa possession. J'entrepris d'analyser tout ce qui allait se passer, d'étudier chaque mouvement et chaque parole, ne rien perdre de cette consultation.

Ce qui me surprit en premier lieu – Avia était étendue sur le divan depuis une dizaine de minutes –, c'est qu'il ne parlait pas, ne faisant aucun geste, juste son regard au-dessus de la tête d'Avia. Je trouvais cela étrange et portais toute mon attention aux moindres détails. Je remarquai, que pendant cette scène, il clignait des yeux comme s'il concentrait son esprit sur la tête d'Avia en faisant passer une énergie toute cérébrale dans son cerveau. Au bout d'une bonne vingtaine de minutes, il dit à Avia :

– Laisse entrer les mots, je les ai cherchés au fond de toi, surtout ne les refuse pas.

Puis il appliqua ses doigts sur son front comme un magnétiseur. Avia était quasiment sous hypnose, son visage semblait rajeuni, apaisé dans une plénitude douce. Même moi, qui observais cela un peu à l'écart, je ressentais une sérénité, un bien être apparent, fusionnel et quelque part je me sentais, moi aussi, différent. Je n'avais, en revanche, pas reçu les mots qu'Avia avait au fond d'elle.

Il prit délicatement la nuque d'Avia l'aidant à se redresser, celle-ci était encore dans une somnolence presque à la limite de l'inconscience, et après avoir fait un geste de la main devant ses yeux, il annonça :

– Maintenant tu vas m'exprimer les mots qui sont en toi et il enchaîna, je vous prie Monsieur Lôl de nous laisser, ce ne sera pas long, allez dans la salle d'attente.

Je fis, à regret, ce qu'il me demanda, j'allai, un peu inquiet pour Avia, attendre dans cette pièce peu sécurisante. Je visionnais, en attendant, sur un écran un petit court-métrage sur les mérites de Monsieur Jamel Diaté, retraçant un peu de sa vie et son parcours pour devenir une des personnes les plus influentes de Paris. Sa renommée était reconnue dans le monde entier. Il avait même un éminent patient, Yog Xang, le Président en personne, le chef suprême des nations. On lui connaissait aussi des sympathisants des *Crooks,* des notables, et des femmes importantes qui régissaient la plupart des fauteuils Ministériels des Etats. Les femmes étaient très puissantes, elles dominaient les hommes et accaparaient le monde par leur intelligence et leur pragmatisme. Une Italienne, Marina Elventi briguait la place de dirigeant au prochain mandat Présidentiel. Cette femme, je l'avais rencontrée lorsque j'étais dans le cercle très fermé des écrivains en vogue de l'intelligentsia Parisienne, une femme très cultivée qui avait le sens de la répartie.

J'étais perdu dans la réflexion, Avia apparut. Je la trouvai bizarre, un peu détachée, même sa démarche était chaotique. Je lui dis :

– Ça va ?

Elle me répondit comme si elle avait un peu bu.

– C'est normal que je sois ainsi, cela va passer.

– Tu crois ?

– Puisque je te l'assure ce n'est pas la première fois que je le consulte.

– Et c'est à chaque fois la même chose ?

– C'est l'affaire de quelques minutes.

– Tu veux t'asseoir ?

Elle se tenait le front et dit :

– Je veux bien.

Nous étions au rez-de-chaussée, nous nous assîmes et je lui servis une infusion de thé à la menthe. Je l'observais du coin de l'œil un peu inquiet en songeant : qu'est-ce qu'il avait pu lui dire ce Monsieur Diaté. Je n'osais pas lui demander de me révéler les mots qu'elle avait au fond d'elle, en pensant que cela était personnel et tout à fait secret. Une chose était sûre, si un jour, je devinais que sa santé était en jeu et viendrait perturber sa vie, je ferais en sorte de lui faire dire, je l'aimais, moi aussi, Avia.

5

Après quelques jours de convalescence, Prat était sorti de l'hôpital. Il apparaissait dans une forme relative, avec un bon moral. Avia et moi étions tout heureux de le revoir, il arborait un grand sourire en nous voyant à la porte de la clinique. Ses premiers mots furent à l'intention d'Avia :

– Viens ma petite chérie, j'ai une folle envie de t'embrasser.

Il alla au-devant d'elle, la démarche peu assurée et se tourna vers moi, le regard pétillant et me dit :

– Mon petit Lôl, mon frère, mon ami, je t'embrasse aussi.

Je vis apparaître une larme perlée au coin de son œil droit, nous étions aussi émus que lui. Cela faisait presque quinze jours qu'on ne s'était pas revu. Avia et moi étions allés à plusieurs reprises à son chevet, mais il dormait à chaque fois.

Nous regagnâmes tous les trois la résidence « *L'aigle déchu* » pour le dîner du soir. Durant le trajet en métro, Prat ne parlait pas, comme s'il était ailleurs, même Avia était silencieuse. Je la trouvais un peu bizarre en ce moment. Depuis son analyse, je ne la sentais pas au mieux. Elle me disait souvent qu'elle avait froid.

Le dîner était servi à 19 heures précises, une cacophonie prenait place aux premiers coups de fourchettes. Cela était habituel, il régnait toujours le même charivari verbal. Il y avait à ma droite le gros Grato Samso, à ma gauche Avia et en face de nous Prat, Gylie et Lyane qui faisaient la navette entre la table et les cuisines à tour de rôle. Nous étions tous les cinq en bout de table. La discussion, la nôtre, était toujours un régal soit par son impertinence, soit par la qualité des sujets abordés. Gylie et Lyane avaient choisi pour cela *un coin de table* à la Fantin-Latour. Nous étions des Poètes Parnassiens, des Philosophes, des Joyeux drilles, tout simplement des amis liés par une complicité sans équivoque. Le sujet abordé ce soir-là était : Avons-nous besoin de la religion ? D'habitude, Prat et moi étions peu loquaces sur le sujet, mais avec eux c'était un réel plaisir de débattre d'autant que nous n'étions pas souvent du même avis, mais le thème

était d'actualité. Les Brigands, pour des mobiles religieux, accomplissant leurs actes par la violence.

« *The Crooks* », les taupes, qui agissaient souvent la nuit, Chrisys leur chef, le redoutable, était dans la bouche de Grato Samsor un modèle pour le monde entier. Pour lui, c'était l'homme le plus honnête qui fut. Selon lui, le plus cohérent avec ce monde, celui qui était dans la logique contre les incohérences, les absurdités, les perversions, les rivalités. C'était l'homme des illogismes et contre la bêtise ambiante de la planète. Il était pourtant bien à l'origine des désordres, des attentats perpétrés par ses troupes. Certains, comme Grato, le considéraient comme un Dieu, comme un éminent frère de tous les peuples. Néanmoins, il avait des milliers de morts sur la conscience, mais aussi, hélas, de nombreux sympathisants.

Gylie, une femme de près de soixante ans, aux traits fatigués, qui avait été jadis une belle femme, dit une parole sibylline :

– Sa conscience ne promène pas ses morts, elle les compte.

À ces mots, j'eus un léger esclaffement tout comme Prat et Avia. Même Lyane d'habitude si peu joviale esquissa un sourire probant.

Grato enchaîna tout en mangeant avec ses mains un haldos (mélange, de plantes d'Asie et de viande).

– La vie est ainsi faite, qu'on ne doit pas négliger la présence d'un tel homme au nom de la religion.

– De quelle religion ? Rétorqua Avia.

– Celle de nous tous !

– De nous tous ? Entonna timidement Lyane.

– Oui, celle qui nous réunit chaque soir, tous les matins et midis autour de cette table.

– Que veux-tu dire par là ? Jeta Prat avec insistance.

– Mais enfin, ne me faites pas vociférer que vous êtes tous des athées !

Sans manifester le moindre mot nous continuâmes à manger, laissant échapper quelques secondes après un regard dans la direction de Samsor. J'eus l'impression qu'il se doutait de quelque chose, peut-être fait-il partie de la milice religieuse et policière ou bien sert-il d'indic ? J'avais la fâcheuse manie de m'inquiéter de tout, son regard pourtant traduisait sa pensée. Je jugeai bon d'en parler à Prat après le repas dans notre chambre, mais sans qu'Avia ne sache rien de mes interrogations. De toute façon, il fallait être le plus discret possible dans cette affaire, Grato mettrait facilement son grain de sel au moindre soupçon. Être prudent, j'espère que Gylie et Lyane seront, elles aussi, d'une grande vigilance, leur vie en dépend car je pense qu'elles sont, aussi, des athées. Tout m'incite à la prudence et peut-être à la méfiance. Gylie me fit part que c'était notre tour pour la vaisselle. J'y allai en compagnie de Prat, Avia et Grato.

La cuisine datait de la fin du XXe siècle tout comme la résidence, qui ne couvrait que 120 M^2 pour dix-huit personnes. Elle était d'aspect austère avec des meubles anciens de la fin du dix-neuvième ; un éclairage artificiel et à l'économie ; des chambres, de trois à cinq personnes de 20 M^2, au nombre de quatre avec une salle de bains et une penderie communes. La cuisine en revanche offrait un confort de tout premier ordre. Cela était centralisé par un ordinateur qui ordonnait, non seulement la cuisson des plats selon leurs ingrédients, mais avait aussi la capacité d'intégrer pendant la coction, grâce à des bras métalliques diverses choses comme des pommes de terre ou des sauces accompagnatrices. Le point faible dans cet agencement de modernité était qu'il n'y avait pas de lave-vaisselle, on réduisait l'eau qui parvenait en un mince filet au robinet. Dans les salles de bains, l'eau coulait, pour chaque personne, pas plus de dix minutes, s'arrêtait d'elle-même à la fin du laps de temps permis, l'eau était un produit rare et nécessaire, un de ces privilèges notoires.

Après avoir fait ce service obligatoire, nous regagnâmes nos lits, Avia resta papoter avec Gylie, à la porte blindée de la résidence. J'en profitais pour partager avec Prat mon inquiétude au sujet du regard douteux de Grato à propos de notre athéisme. Prat se montrait moins soucieux que moi. Il n'y avait pas de quoi s'alarmer avait dit-il. Je restai sur mes interrogations, bien légitimes à mon avis. Je repris, avant de m'endormir, la lecture du livre de Léor Brogel « Glyper, ou devenir soi ». Au fil des pages du roman, je vis défiler, sous un autre décor et d'autres personnages : ma vie !... troublé, je refermai le livre me persuadant n'être pas que de fiction, j'étais bien réel, vivant, respirant cet air si précieux comme s'il était rationné.

La nuit fut douce et calme. Au matin, je me réveillai en me frottant les yeux. Un léger vent sifflait à travers les volets en bois et le jour commençait à se lever. À mon réveil, Prat et Avia n'étaient pas là. Ils avaient encore fui vers cette destination inconnue, ce que je supposais. Je m'habillai vite fait et me dirigeai dans la pièce commune pour le petit-déjeuner. J'eus juste le temps d'apercevoir Prat et Avia sortir par la petite porte de derrière. J'enfilai en vitesse mon blouson et, comme un espion, je les chassai en essayant d'être le plus discret possible. Ils passèrent devant le Trocadéro, puis l'ex-Avenue Charles-De-Gaulle, qui avait maintenant pour nom : *The future's future's avenue,* ils remontèrent une petite rue adjacente à l'ancienne avenue et se trouvèrent devant une bâtisse, usée par le temps, surmontée d'une croix. Alors qu'ils entraient, je fis un pas en arrière derrière un panneau publicitaire, Avia avait tourné la tête dans ma direction. Mais visiblement elle ne m'avait pas aperçu. Je fus stupéfait de les surprendre entrer dans ce genre d'endroit, alors que je les croyais athées. J'eus un moment d'hésitation devant cet immeuble puis j'entrai comme si je pénétrais dans un lieu interdit pour moi, même si parfois j'accompagnais Prat à l'intérieur des

églises pour son travail de peintre, une église qui, en vérité, n'en était presque pas une.

L'aspect hétéroclite du lieu était pour le moins étrange, des statues de Saints côtoyant des peintures murales relatant des faits d'armes, des boiseries atteintes par les champignons sur certaines ossatures et un autel très spartiate donnaient à cet endroit une apparence singulière. Je remarquai, que cette petite église était d'une propreté exemplaire. Je ne sais pourquoi, une discrétion s'imposa et me vint à l'esprit de me dissimuler derrière une colonne. J'observais depuis quelques minutes mes deux amis, ils avaient l'air recueillis, dans leur, je le pensais, soi-disant prière. Car je ne croyais pas du tout à leur sincérité, quels comédiens ces deux-là, en esquissant un léger sourire. J'eus, dans un laps de temps, assez court, le curieux sentiment que nous n'étions pas seuls. Il fallait se montrer méfiant, j'en arrivais à me dire : *mon gars, il faut que tu partes d'ici, le plus rapidement possible.* J'allai vers la sortie dans la crainte d'être surpris par quelqu'un. Je voulais être le plus étranger qu'il soit, me confondre avec les murs que je longeais. Une fois à l'air libre, ma respiration fut plus régulière et normale.